

jets déjà repoussés, il est suspendu de ses fonctions et enfermé, jusqu'à ce que le sultan ait prononcé sa dégradation ou sa mort.

Les devoirs du prince lui-même ne sont pas plus respectés que ceux de son délégué. On exige une très-forte capitation des juifs et des chrétiens. Les douanes et le monopole du séné, de la casse, des soudes rendent beaucoup. L'impôt sur les terres s'élève seul à quarante-cinq ou cinquante millions de livres. L'avarice imagine tous les jours de nouveaux moyens pour épuiser les peuples du peu de sang qui leur reste. De tant de taxes, de tant de vexations, que reste-t-il au fisc ? rien ou presque rien. Tout se perd dans les mains infidèles destinées à percevoir les tributs, dans les mains plus infidèles encore chargées de leur emploi. La partie des contributions qui n'est pas dévorée par les subalternes sert à nourrir le luxe, à augmenter l'ambition des chefs, et les anciens, les importants ouvrages que ces trésors devaient réparer ou soutenir se précipitent tous les jours vers une entière ruine. Toute familiarisée qu'elle est avec ces désordres, la Porte doit être blessée d'une conduite si offensante pour elle. Si son indignation n'éclate pas, c'est sans doute dans la crainte de voir ses ordres méprisés, de voir se détacher entièrement du corps de l'empire un de ses plus riches, un de ses plus brillans domaines (1).

(1) Il ne faut pas perdre de vue que ceci a été écrit

Cette circonspection pusillanime affermit, étend, perpétue une aristocratie qui, naguère, était formée par vingt-trois beys et trois scheiks arabes, qui, tous ensemble, tenaient lieu d'un vingt-quatrième bey. Chacun d'eux était chargé de l'administration d'une province, et y jouissait pleinement des terres plus ou moins considérables attachées à sa dignité. Réunis dans un conseil, ils décidaient à la pluralité des voix les affaires de la république, et donnaient des ordres à la milice. Tout est changé depuis que le plus accrédité de ces aristocrates s'est emparé, sous le nom de scheik Elbalad, d'un pouvoir presque absolu ; il réunit souvent plusieurs de ces places sur sa tête ou sur celles de ses créatures, qui se permettent rarement, dans les résolutions publiques ou particulières, d'autres opinions que celles qu'il leur a dictées.

Le scheik Elbalad et ses collègues doivent tous sortir du corps des mamelucks. Ce sont huit ou dix mille esclaves emmenés dans leur plus tendre enfance de Georgie, de Circassie, et en moindre nombre des diverses parties de l'empire ottoman. Ils sont achetés par les grands, dont ils forment

en 1788. Depuis cette époque, les choses sont bien changées en Égypte, et le pacha actuel, Mahomet Ali, est plutôt l'allié que le sujet du sultan ; le despotisme est le même en Égypte ; mais les arts et la civilisation y ont fait quelques progrès. (Voyez plus loin les additions.)

la famille, et qui en ont jusqu'à cinq ou six cents, suivant leurs richesses ou leur puissance. Quelle qu'ait été leur première religion, le mahométisme devient leur culte. Des maîtres choisis avec assez d'attention leur enseignent la langue arabe, les dogmes et les lois du Coran, l'équitation et le maniement des armes. Des exercices violens et répétés les mettent en état de braver sans danger les ardeurs du soleil, la soif des déserts. A peine ont-ils atteint leur quinzième année qu'on leur confie, dans le palais de leurs patrons, les occupations qui exigent le moins d'expérience. Tous deviennent libres à vingt-deux ans; mais ceux qui ont des talens distingués ou une belle figure vieillissent rarement dans les places subalternes. De grade en grade, ils arrivent aux premiers emplois, et les plus habiles vont conduire les différens districts du gouvernement de leur maître. Quelques-uns d'entre eux s'élèvent jusqu'à la dignité de bey, mais sans presque jamais s'écarter du respect, de l'attachement, de l'obéissance qu'ils croient devoir à l'auteur de leur fortune.

Sous de tels maîtres, l'état ne saurait jouir d'une tranquillité durable. Les révolutions sont journalières. Les plus audacieux des musulmans veulent être beys, et les plus accredités des beys aspirent au premier poste de leur ordre. On est trop pressé de jouir pour attendre cet avancement du cours ordinaire des événemens, et

différens moyens, tous criminels, sont, selon les circonstances, plus ou moins heureusement employés pour avancer le terme. Les grands sont si convaincus de l'instabilité de leur position que pas un d'eux ne sort du Caire, même pour la promenade la plus ordinaire, sans emporter avec lui ses trésors, sans se faire suivre de ses mignons et de ses créatures (1).

Le poison et l'assassinat sont les instrumens que l'ambition préfère. Quelquefois il faut recourir aux armes : elles ne sont pas très-meurtrières dans les mains des milices turques ni dans celles des milices barbaresques qui n'ont aucun intérêt dans ces démêlés; mais les musulmans de tous les partis veulent recevoir ou donner la mort. Si la faction qui a succombé dans les combats était forcée de se réfugier dans la basse Égypte, sa perte serait assurée faute de positions et de ressources. Le Saïd, où se fait toujours la retraite, lui offre au contraire des camps admirables, où des troupes peu nombreuses peuvent arrêter les plus grandes armées : il lui offre des milliers d'Arabes toujours disposés à vendre plus ou moins chèrement leur sang. Les vaincus ne sont pas sans espoir tout le temps qu'il leur reste de l'argent; et ce qu'ils en ont emporté avec eux n'est pas en ce genre leur seule ressource.

(1) La puissance des mamelucks et leur milice ont été détruites par le pacha actuel.

Les femmes des fugitifs ne sont jamais réduites à quitter le Caire. Il est même sans exemple que la tranquillité d'un harem ait été troublée, et sans exemple aussi qu'aucune des personnes qui y étaient enfermées ait été dépouillée de ses meubles et de ses bijoux. On souffre même qu'elles fassent passer ouvertement ce qu'elles ont de diamans ou d'autres richesses à des hommes qui doivent les intéresser, et elles profitent de cette liberté avec une noblesse qui ferait honneur aux nations les plus généreuses.

Ces secours mettent souvent ceux qui avaient succombé en état de se mesurer de nouveau avec leurs vainqueurs. Alors s'ouvrent d'ordinaire des négociations. Tout, le plus communément, se termine par un partage égal de dignités, de terres, de pouvoir entre les factions, et les deux chefs se concilient le mieux qu'ils peuvent dans la direction des affaires générales, jusqu'à ce que des haines mal éteintes aient renouvelé les hostilités.

Il n'y a point proprement de mœurs en Égypte, parce qu'il n'y a point de principes. Le peuple, aussi malheureux, plus malheureux peut-être qu'il ne le fut jamais dans les régions où la nature est la plus ingrate, le peuple abruti emploie tout ce qu'on n'a pu lui ôter de réflexion et d'intelligence à tromper les innombrables tyrans qui se font un jeu de ses souffrances.

Le petit nombre d'étrangers ou de citoyens

auxquels il est accordé de jouir de quelque aisance n'a que des habitudes. Respirer dès l'aurore un air frais et pur, prendre lentement et à plusieurs reprises le meilleur café de l'Arabie, recevoir les soumissions, les caresses de ses enfans et des enfans de ses enfans, se distraire ou sommeiller quelques heures de la journée dans un voluptueux harem, se mettre, sans convives, le matin et le soir à table pour s'y nourrir de mets sains et abondans, mais peu variés, dérober à cette vie oisive un petit nombre de momens pour les donner aux devoirs de sa place ou à ses intérêts particuliers, tel est le cercle étroit que, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, parcourent sans cesse ces hommes privilégiés dont la félicité est l'objet de l'envie universelle.

La vie de leurs femmes est encore plus monotone. Élevées dans l'obscurité d'une retraite austère, leur sort est d'épouser un homme qui leur est inconnu et à qui elles sont également étrangères. La cérémonie de leurs noces est très-imposante. Une jeune personne qu'on marie est, pour ainsi dire, arrachée des murs où étaient ses habitudes, pour être conduite dans l'habitation du mortel heureux ou malheureux auquel un aveugle hasard l'a destinée. Sa marche est un triomphe. C'est à l'entrée de la nuit qu'elle commence : des baladins l'ouvrent. Un grand nombre d'hommes robustes, qui étalent aux yeux d'une multitude toujours avide de ces spectacles les

meubles, les bijoux, tout ce qui doit servir aux commodités ou à la parure de la nouvelle épouse, suivent ces farceurs : ils sont suivis eux-mêmes par des danseuses qui, au son de divers instrumens, exécutent avec grâce ce que leur art a de plus agréable et de plus savant. Viennent ensuite des personnes graves, richement vêtues, mais avec des couleurs, avec des étoffes convenables à leur âge. Paraît enfin un dais magnifique, porté par quatre esclaves. Sous ce dais brillant est la victime, belle ou laide, qu'un voile d'or, enrichi de diamans ou de perles, dérober aux yeux les plus perçans. Ses plus proches parens la soutiennent; des chants touchans et harmonieux célèbrent, par intervalles, les charmes et le bonheur des nouveaux époux; mille flambeaux éclairent le cortège, qui fait toujours cent détours, pour faire admirer, plus long-temps et par plus de monde, ce que l'orgueil et la richesse peuvent étaler de plus imposant.

La cérémonie finie, le rôle des femmes est terminé : tout se réduit pour elles à nourrir, à élever leurs enfans de l'un et de l'autre sexe, à faire quelques jolis ouvrages avec leurs esclaves, à se parer, à se parfumer pour se rendre agréables à l'homme qui a reçu leur foi, à écouter les aventures d'amour, à voir les danses souvent lascives qu'on vient exécuter dans leur espèce de prison : il leur est quelquefois permis d'aller arroser de leurs pleurs le tombeau ou les

cedres de leurs proches, de respirer dans des bois solitaires le doux parfum du rosier et de l'orange, de se promener même sur le Nil, dans des bateaux délicieusement meublés et très-fermés, mais toujours sous la direction de ces effrayans et inflexibles eunuques dont la présence seule empoisonnerait les plaisirs les plus délicats, les plus vifs et les plus piquans.

Les gens du peuple, hors d'état d'entretenir plusieurs femmes, sont dans l'habitude de répudier celle qui leur déplaît pour en prendre une autre dont ils attendent plus de bonheur. Dans la grandeur et dans l'opulence, rien n'est si rare que le divorce. L'usage des hommes puissans, des hommes riches est de laisser languir à l'écart l'épouse qui ne les intéresse plus, et de se jeter dans des bras qui auront au moins le charme de la nouveauté. Cette inconstance, quoique autorisée par l'exemple et par le culte, est cependant inconnue aux musulmans, et ce n'est que dans une seule circonstance qu'ils se permettent la pluralité des femmes. Lorsqu'un bey meurt, ses esclaves se partagent sa succession, et celui d'entre eux qui occupoit la première place dans sa maison est obligé d'épouser sa veuve. Les maîtres de l'Égypte se dédommagent du sacrifice qu'ils paraissent faire d'un nombreux harem, par la multitude de leurs mignons; désordre assez commun dans les contrées musulmanes, tout proscrit qu'il est par la loi.

En Égypte, les hommes et les femmes fument avec une égale fureur. Il faut que la multitude se contente du mauvais tabac du pays; mais dans les conditions supérieures, c'est toujours le meilleur de la Syrie qui est consommé. Dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agit d'honorer quelqu'un, on y mêle du bois d'aloès, qui se vend au poids de l'or. On a toujours pour pipe une canne de jasmin terminée par l'ambre le plus recherché. C'est un luxe qui a passé toutes les bornes, et qu'il faut ranger au nombre des grandes dépenses des maisons puissantes.

Une jouissance également commune aux deux sexes, c'est le bain. Les étuves publiques sont d'un usage général en Égypte. Un art meurtrier y a réuni ce qui pouvait séduire le plus, principalement les femmes. Chaque semaine il leur est permis de s'y rendre. Un nombreux cortège d'adroites esclaves les y suit. Elles y étalent avec complaisance tout ce qu'un luxe recherché a de plus brillant. Leurs regards curieux s'arrêtent sur les charmes secrets des belles personnes qui partagent leurs plaisirs, et elles ont de leur côté la douce satisfaction de s'en croire admirées. Le bain fini, on les inonde d'eau de rose. L'odeur suave de l'aloès parfume leurs riches vêtements. Des festins gais, des chants harmonieux, des ballets pittoresques, des histoires galantes, mille riens qui deviennent quelque chose pour des femmes toujours enfermées, remplissent

le reste de la journée. Il arrive même quelquefois qu'un jeune audacieux se glisse déguisé dans cette assemblée, et y porte des hommages qu'il serait impossible de faire recevoir ailleurs.

Un autre amusement cher à l'un et à l'autre sexe, c'est celui qu'on doit à une société de femmes nommées *almè* ou savantes, dont il a plu à quelques enthousiastes de nous parler avec une admiration stupide. Leur éducation, dit-on, est très-soignée. Elles apprennent dès l'enfance à parler leur langue correctement et agréablement, à faire des vers et à les faire sur-le-champ, à déclamer sans négligence et sans emphase les ouvrages des meilleurs auteurs, à chanter avec goût et avec méthode les chansons anciennes et nouvelles, à tirer des sons animés et justes des instrumens les plus compliqués et les plus brillans, à donner une expression décidée à leur danse, soit qu'elle doive peindre des sentimens tendres ou des passions fortes; à narrer vivement, naturellement, les contes d'amour consacrés par la tradition, ou à en imaginer qui aient le piquant de la nouveauté. Ces talens variés sont d'un usage universel. On les appelle aux bains, aux harems: ils sont l'âme de toutes les fêtes, de tous les mariages, de toutes les assemblées, de tous les délassemens publics et particuliers.

Le carrosse dont se sert l'Europe, la voiture plus douce que la mollesse asiatique lui préfère,

sont également inconnus en Égypte. Des animaux de différentes espèces tiennent lieu de l'un et de l'autre. Il n'y a que les agens du gouvernement qui puissent monter à cheval. Les marchands musulmans un peu riches se servent de mules. L'âne seul est permis aux juifs, aux chrétiens, et encore doit-il être d'une stature basse; lorsque sa taille est élevée, sa beauté singulière, sa vitesse remarquable, il est réservé pour les premiers corps des janissaires. Qu'elles aillent à la promenade, aux bains ou en visite, les femmes, quel que soit leur état, quelle que soit leur religion, ne paraissent jamais que sur des ânes, élégamment ou superbement encharnés (1).

Le caractère qu'on vient de tracer n'annonce pas beaucoup d'énergie. Aussi la patrie originaire des arts est-elle dans un état de désolation.

Sous le tropique, à la chute de la cataracte où commence l'Égypte, se trouvent l'île Éléphantine et Syène. Éléphantine, d'où l'on tirait autrefois la plupart des granits employés dans les magni-

(1) L'âne est la seule monture qui soit permise aux femmes, même les plus qualifiées, surtout au Caire. Une prédiction ancienne porte que cette ville sera prise un jour par une femme à cheval; et, par cette raison, il est défendu aux femmes de s'en servir: précaution puérile, qui prouve que les Turcs ne sont pas moins superstitieux que les Égyptiens.

fiques ouvrages de ces contrées, Éléphantine a été abandonnée; et Syène, ville à la même époque très-florissante, n'est qu'un hameau connu sous le nom d'Assouan, où un petit nombre de soldats turcs ont remplacé trois légions romaines.

En descendant le Nil on voit le village d'Elfou, où était anciennement la grande ville d'Apollon. Un temple assez bien conservé et couvert d'hieroglyphes y fixerait encore l'attention d'un savant antiquaire.

Plus bas est Esneh, où une situation heureuse a rassemblé un assez grand nombre de Fellahs, de Cophtes et d'Arabes. C'est l'ancienne Lato-
polis, dont les antiques et superbes restes servent d'écuries aux barbares qui l'habitent.

Au-dessous est la bourgade d'Armant, près des décombres d'Hermuntis, lieu renommé dans les derniers temps, et où l'on voit deux temples assez entiers qu'on croit avoir été érigés en l'honneur d'Apollon et de Jupiter.

Toujours en prolongeant le fleuve on arrive à Diospolis, que les Grecs nommèrent Thèbes. Ce que Diodore de Sicile, Strabon et les autres historiens ou géographes ont dit de son étendue, de sa population, de sa magnificence et de sa richesse, ne paraît guère exagéré aux voyageurs de nos jours les mieux instruits et les plus exacts. Chaque pas qu'ils ont fait leur a fourni la preuve de ce que de loin ils avaient jugé le moins croyable. Jamais en effet aucune enceinte ne

renferma un égal nombre d'obélisques, de temples, de statues, de places, de galeries, de portiques, de colonnades, de bas-reliefs, de bains, de palais, d'ornemens incrustés d'or, d'argent et d'ivoire. Le temps, la barbarie et l'avidité ont détruit plusieurs de ces monumens; les sables en ont enterré d'autres; des cabanes occupent la place de quelques-uns. On cultive le blé, le lin, le sucre sur les ruines d'un plus grand nombre. Cependant ce qui reste d'ouvrages entiers ou simplement mutilés, ce qui reste même de décombres doit suffire pour dissiper les doutes que la critique avait élevés et qu'elle avait fait assez généralement adopter. On pourra toutefois continuer à penser que les cent portes accordées par Homère à Thèbes doivent plutôt s'entendre des temples que de la ville. Il paraît que cette cité ne fut jamais entourée de murailles.

De superbes décombres qui bordent presque sans interruption les deux rives du Nil, conduisent à Antinoé, monument à jamais honteux qu'Adrien éleva en l'honneur d'Antinoüs son favori. Un petit nombre de morceaux conservés et beaucoup de débris attestent que cet empereur employa, pour éterniser sa douleur, ce que Rome pouvait avoir de meilleurs artistes. On trouve généralement du goût et de la grâce dans ces édifices. La ville, qui est peu de chose, a quitté son premier nom pour prendre celui d'Ensiné.

Continuez à descendre le fleuve, et vous arriverez à Achmounein, aujourd'hui très-chétif village, et qui, à en juger par les apparences, fut autrefois Hermopolis, ou du moins un lieu important. Le temps y a respecté un portique très-long et très-élevé, dont les colonnes, les frontons, les frises, les bas-reliefs représentent des hommes, des animaux, des offrandes, dont tous les ornemens enfin sont assez bien conservés. Au-dessus et au-dessous de cette bourgade vivaient dans des grottes anciennement taillées dans le roc ces pieux et austères anachorètes dont le christianisme naissant tira tant de gloire.

Non loin de ces solitudes, depuis long-temps abandonnées, sont Behnère et Minieh, que leurs superbes ruines ont fait prendre pour Oxyrinchas et pour Cynopolis. De misérables huttes déshonorent le premier de ces deux endroits; mais le second est encore une ville où l'on trouve quelques arts et du commerce. Tous deux sont entourés d'un territoire qu'on diroit excellent, s'il n'était effacé par les campagnes plus fertiles et plus riantes du Faïoum.

Cette province fut renommée dans la plus haute antiquité. Elle devait ce grand éclat à ses productions aussi riches que variées; elle la devait à ses nombreuses pyramides, aux superbes villes d'Héraclée, de Vénus, de Crocodipolis, que les Grecs nommèrent Arsinoé; à ce fameux labyrinthe, dont l'existence même